

solde et le butin, le commandement, la discipline et l'armement des mercenaires, de données où les Celtes ne sont pas mentionnés. Le propos déborde donc quelque peu des limites fixées par le titre de l'ouvrage. Les pratiques de Carthage, des tyrans de Sicile et des rois hellénistiques en matière d'engagement de mercenaires et d'auxiliaires font l'objet de sections particulièrement intéressantes. Trois chapitres sont consacrés au paiement de la solde et au butin. Les numismates sont généralement d'accord pour penser que ce sont les monnaies reçues comme rémunération par les mercenaires gaulois qui furent à l'origine des premiers monnayages du centre et du nord de la Gaule. Il s'agit d'une problématique difficile, les raisons du choix des prototypes des premières monnaies gauloises – les statères d'or de Philippe II de Macédoine et de la cité grecque de Tarente – étant toujours hypothétiques. Sur ce sujet, l'auteur renvoie à une bibliographie numismatique déjà ancienne (e.g. J.-B. Colbert de Beaulieu, *Traité de numismatique celtique I. Méthodologie des ensembles*, Paris, 1973 ou encore D. Nash, « Syracusan influence upon the earliest gold coinage of Western Gaul » dans les *Mélanges Colbert de Beaulieu*, Paris, 1987). On aurait aimé le voir tenter d'aller plus loin sur cette question. L'auteur discute longuement la différence entre *opsonion* – la solde payée en espèces, le plus souvent à la fin du service – et *sitarchia* – une allocation de nourriture, payée en nature ou en espèces. Cette question aurait pu être rapidement tranchée en citant l'article (disponible en ligne) que Selene Psoma a consacré à cette question ainsi qu'au paiement de la *sitarchia* en espèces au moyen des premières monnaies de bronze, et où l'ensemble des sources littéraires est signalé (S. Psoma, « *Tas sitarchias kai tous misthous* ([Arist.], *OEC.* 1351b). Bronze currencies and cash allowances in mainland Greece, Thrace and the kingdom of Macedonia », *Revue Belge de Numismatique* 155 [2009], p. 3-38, spécialement p. 4-6 et notes 5 et 8). La valeur d'échange de la pièce d'or donnée par les autorités de Carthage aux mercenaires à la fin de la première Guerre Punique en 241, douze oboles, soit de quoi payer six jours de ravitaillement (p. 135), ne peut être qu'une méprise. La plus petite pièce d'or – plus exactement d'électrum – de Carthage en 241 était le statère Xa du Groupe X de Jenkins et Lewis, d'une masse de 10,80 à 11 g. et contenant de 45 à 49 % d'or. Converti à l'étalon attique, ce statère donne au minimum 120 oboles d'argent, soit 60 jours de ravitaillement, ce qui convient mieux comme paiement pour des mercenaires envoyés à Sicca, à 165 kilomètres de Carthage, pour y attendre le paiement de leurs arriérés de solde. Écrit d'une très belle plume, s'ouvrant par un cahier d'illustrations bien choisies, présentant la discussion des problématiques de façon solidement argumentée, cet ouvrage se lit avec plaisir.

Christian LAUWERS

Mary BEARD, *S.P.Q.R. Histoire de l'ancienne Rome*. Paris, Perrin, 2016. 1 vol. broché, 592 p., ill. Prix : 26 €. ISBN 978-2-262-04871-6.

Le titre de cet imposant volume permet d'emblée de comprendre que le public visé est, au-delà des spécialistes, celui des amateurs éclairés, à qui l'histoire romaine est déjà jusqu'à un certain point familière. Le livre, dont la version originale en anglais a paru en 2015, n'a en effet rien d'un manuel. L'auteur, connue à la fois pour son brillant parcours universitaire et ses talents de pédagogue, désireuse de faire

connaître l'Antiquité en dehors du cercle étroit des initiés, s'y donne deux missions, pour elle indissociables : d'abord, par un va-et-vient constant entre histoires contemporaine et ancienne, elle se propose de montrer à quel point Rome est « nôtre », a façonné dans ses moindres détails la pensée et la culture occidentales ; en même temps, elle souhaite remonter aux racines d'un tel rayonnement, en analysant les causes de l'expansion et de la longévité de la Ville. Elle prend ainsi le contrepied d'E. Gibbon et de ses héritiers, tous marqués par l'omniprésence du thème de la décadence chez les historiens latins. Le choix de 212 comme borne temporelle apparaît dès lors pleinement justifié : l'édit de Caracalla fut le point d'aboutissement d'un processus d'assimilation de l'ensemble des habitants de l'*orbis Romanus*, désormais dotés d'une double patrie, sur leur terre d'origine et à Rome. Ce projet historiographique n'a en soi rien de révolutionnaire. Et pourtant, le spécialiste le plus blasé, rassuré par le savoir impressionnant et le solide sens critique de l'auteur, reste enchanté par ses talents de conteuse et son étonnante capacité à faire revivre un passé dont elle a pourtant paradoxalement toujours soin de souligner le caractère lointain et irréductiblement insaisissable. Le ton est donné dès le premier chapitre : celui-ci, de façon *a priori* surprenante, est consacré non pas aux origines de Rome mais à un événement plus tardif et ténu, la conjuration de Catilina. Ce développement liminaire amorce en fait une habile dramatisation du récit à venir, tout en constituant une mise en abyme du contenu futur de l'ouvrage. La confrontation entre Catilina et Cicéron symbolise en effet pour l'auteur toutes les contradictions d'une civilisation capable de pousser les humbles et les nouveaux-venus jusqu'aux sommets du pouvoir et d'assimiler les étrangers, mais aussi génératrice d'exclusions et de tensions sociales intolérables, souvent perçues comme précurseurs de conflits contemporains. C'est depuis ce point de vue que mille ans d'histoire de Rome sont ensuite scandés au long de neuf chapitres aux arguments parfois inattendus : par exemple, si les chapitres II et III racontent et décryptent sans surprise les récits mythiques ou légendaires que nous ont laissés les Anciens à propos de la fondation de la Ville, de l'époque royale et de la révolution de 509, le chapitre IV, intitulé « Le grand bond en avant », est centré sur la figure plutôt anecdotique de Scipio Barbatus, les Douze Tables ou une comparaison imaginaire entre les Romains et Alexandre le Grand. Les trois chapitres suivants explorent le reste de l'histoire républicaine jusqu'aux ides de Mars avec pour temps forts Cannes, les Gracques, la guerre sociale, Sylla, Spartacus et les deux triumvirats. Les règnes des empereurs qui se sont succédé jusqu'au début du III^e siècle sont enfin traités de façon volontairement lacunaire et disproportionnée au sein de deux chapitres dont l'un est entièrement consacré à Auguste, tandis que l'autre parcourt quatorze figures d'empereurs de 14 à 192, tels Tibère, Caligula, ou encore Trajan, Marc Aurèle et Commode. L'auteur, sans résister, pour le plus grand plaisir du lecteur, à la tentation de rapporter avec verve quelques anecdotes savoureuses de la vie de ces princes, ne raconte pour autant pas celle-ci. Par un jeu d'ombre et de lumière, elle choisit plutôt de se focaliser sur la personnalité de certains d'entre eux ou bien sur des épisodes marquants de leur règne pour faire ressortir le gouffre infranchissable existant entre la réalité historique et la tradition. Et elle souligne que plusieurs épisodes sanglants comme le meurtre de Caligula, sur lequel elle s'arrête longuement (p. 398-405), n'ont pendant deux cents ans pas su ébranler le système politique mis en place par Auguste. Septime Sévère et Caracalla sont évoqués briève-

ment à la fin de l'ouvrage, au prisme de l'ascension des provinciaux qu'ils symbolisaient au sein d'un monde romain unifié et de l'édit de 212, point d'aboutissement de ce que l'auteur appelle le « projet de citoyenneté romaine ». Car la vaste fresque de l'expansion romaine qu'elle propose comporte un important volet social : outre la vie dans les provinces, l'écrivain s'attarde au cours de son récit sur de nombreux aspects de société (les femmes, le mariage, la mort, la religion...) et associe les oubliés de l'histoire à sa réflexion en essayant de restituer pour nous la vie quotidienne des humbles (comme ce qu'elle appelle leur « culture des bars », p. 465-471) et les difficultés qu'ils affrontaient au jour le jour (d'où la section de chapitre « *miser*, et faire avec », p. 471-477). Ce faisant, elle ne perd jamais de vue le caractère forcément parcellaire de ses reconstitutions et conclut même en soulignant que Rome ne peut en aucun cas constituer aujourd'hui un modèle à imiter, mais tout au plus un paradigme auquel nous confronter (p. 543). Peut-être trouvera-t-on un peu courte cette conclusion d'un parcours aussi ambitieux. On reste de même peu convaincu par certaines analyses : on pense par exemple à la dimension parodique que comporterait, selon l'auteur, le titre *Bellum Catilinae* de la célèbre monographie de Salluste (p. 179), ou encore à l'affirmation – fondée sur le témoignage d'un Grec, Polybe ! — que Rome était une société de compétition (p. 190). Certaines réflexions demeurent également un peu superficielles, tel le développement consacré au problème de l'hérédité impériale (p. 422-428) et plus généralement, la description des deux premiers siècles de l'Empire (p. 395-442). On ne s'en laisse pas moins complètement prendre par un récit qui tient ses promesses d'une immersion totale dans l'histoire et la culture romaines et est alimentée par une excellente connaissance des sources, littéraires autant qu'épigraphiques et archéologiques. L'exploitation de ces deux derniers types de documents n'est jamais trop savante : citons l'analyse du monument de Gaius Julius Zoilos qui ressuscite pour le non-initié un personnage que les sources historiographiques n'auraient jamais mis en scène (p. 531-534), la description de la hutte découverte à Fidènes dans les années 1980 – avec les restes du chat (le « pauvre chasseur de souris ») qui fut piégé dans l'incendie qui la détruisit – (p. 83-84), ou encore des vestiges récupérés au fond des mers en 2005 sur le site de la bataille des îles Égates (p. 177-178). Le livre est par ailleurs agrémenté de nombreuses illustrations, et notamment de tableaux de maîtres occidentaux qui illustrent bien le lien que l'auteur a constamment cherché à établir entre Rome et nous (par exemple : le fameux *César dénonce Catilina* de Maccari, p. 31-32 ; *Le serment des Horaces*, de David, p. 93 ; *Cornélia, mère des Gracques*, d'A. Kauffmann, p. 233...). On ne s'étonnera donc pas que le livre ait depuis sa sortie en 2016 rencontré un franc succès aussi bien en Angleterre qu'en Europe : cet accueil est à notre sens pleinement justifié et nous en conseillons chaleureusement la lecture à tous les amoureux de l'Antiquité.

Agnès MOLINIER ARBO

Yann LE BOHEC, *Histoire des Guerres Romaines. Milieu du VIII^e siècle avant J.-C. - 410 après J.-C.* Paris, Tallandier, 2017. 1 vol., 608 p. Prix : 25,90 €. ISBN 979-10-210-2300-0.